

ANNA SEBES

# LES INVISIBLES

*Nouvelles*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre  
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-103-0

Dépôt légal : mai 2022

*Étranges étrangers*

*Vous êtes de la ville  
Vous êtes de sa vie  
Même si mal en vivez  
Même si vous en mourez.*

Jacques Prévert  
*Grand bal du printemps*, 1955, Gallimard



## L'interprète

On l'introduisit dans une cellule étroite, on alluma l'ordinateur, on lui montra comment signaler que le texte soumis à son attention avait été lu et entendu, comment sauvegarder la traduction, comment poursuivre avec la conversation téléphonique suivante.

Elle s'efforça d'effectuer ce travail le plus précisément possible et c'est justement pour cela qu'on lui confiait ce travail délicat. On comptait sur elle, car elle saurait comprendre l'objectif précis de ce genre de mission, elle saurait discerner les éléments dont il faut absolument tenir compte. On pouvait se fier à son jugement, à sa capacité d'évaluer ce qu'elle écoutait, dans le cas où certaines informations étaient susceptibles d'intéresser les autorités ; elle savait quelles informations pouvaient être classées dans la catégorie des « banalités » ou dans celle des « propos incompréhensibles » lorsqu'un accent bizarre, un langage incorrect faisaient obstacle à la compréhension.

Elle se mit aussitôt à la tâche. Les heures passant, elle commença à distinguer les voix de chaque personne au téléphone. D'abord, il y eut Lidia, la « personne ciblée ». Ce n'était pas son vrai nom, évidemment. Lidia se nommait en fait Ilona, mais ce prénom n'aurait pas convenu dans cet étrange milieu. Dans ce monde-là, les prénoms devaient avoir une résonance féminine simple. Un autre aspect important entraînait en jeu : il fallait que les hommes issus de n'importe quel pays puissent retenir facilement ces prénoms, afin de disposer des services des filles quand ils le voudraient.

Lidia avait des contacts avec plusieurs personnes, elle n'arrêtait pas de bavarder au téléphone. Elle échangeait aussi avec d'autres femmes, pour savoir qui travaille, où et quand... Elles se rendaient ensemble dans les endroits fréquentés afin

de se protéger mutuellement. Chaque jour, elles discutaient pour savoir qui était tombée malade, pour qui acheter des médicaments, quelles prostituées étaient « arrivées du Pays », lesquelles avaient été battues, avaient subi d'autres sévices, lesquelles devaient être renvoyées au Pays par le Boss.

Lidia avait aussi un mari, un Roumain, qui portait bizarrement un prénom hongrois féminin. Pour se parler, ils utilisaient tous deux une autre langue, mais la vie du mari venait rarement dans leurs conversations. Pourtant, en arrière-plan, le destin de plusieurs personnes dépendait de cet homme.

Lidia avait un ami, un vrai. Lala téléphonait plusieurs fois par jour pour dire qu'il parvenait à peine à collecter plus de 20 euros par jour en faisant la manche, qu'il allait se procurer « la marchandise » et des boissons. Dès que Lidia était enrhumée, dès qu'elle perdait sa voix ou avait de la fièvre, il était sincèrement inquiet. Mais Lidia n'écoutait pas toujours ses conseils.

\*

Après des heures de travail, complètement épuisée, l'interprète rentre chez elle. La voici qui prépare quelque chose à manger, machinalement... Elle se laisse gagner par un vide étrange qui prend la place de ses pensées... En exécutant ses gestes familiers, elle éprouve une sensation très claire : quelque chose, quelqu'un ou plusieurs personnes lui manquent. Elle se demande ce que Lidia a bien pu cuisiner, après s'être extirpée du sommeil au terme d'une longue nuit. Lidia a-t-elle acheté cette viande bon marché dont lui a longuement parlé son ami Lala ? L'a-t-elle invité chez elle pour déjeuner ensemble, comme ils en ont l'habitude ? Le rire éclatant des filles lui manque, ce rire particulier qu'elles ont pour se moquer ensemble des manies des clients ; elle est touchée par leur souci d'entraide mutuelle, par tous ces menus propos que l'interprète doit classer dans la catégorie « banalités ».

L'interprète vit seule. Ses enfants sont aujourd'hui des adultes, ils se sont installés dans les plus lointaines contrées du monde. Sa relation avec eux est devenue irrégulière et s'est peu à peu vidée de sens. Elle n'a pas de compagnon, comme si le désir de laisser quelqu'un entrer dans sa propre vie, patiemment construite, n'était plus en elle aussi vif.

Trois jours plus tard, quelque chose a changé, sans qu'elle

puisse dire quoi. La cellule étroite est la même, le travail est le même. La voici en train de traduire, aussi minutieusement que d'habitude. Avec une attention extrême, elle extrait des phrases les informations pertinentes, par exemple le fait de savoir qui est qui, quelles sont les relations entre untel et untel, qui dépend de qui et surtout de quoi vivent ces personnes.

Un autre aspect important consiste à se procurer leurs adresses, à savoir qui habite où. Elle traduit, elle conclut, mais aussitôt surgit une nouvelle conversation. Elle peut déjà deviner avec qui Lidia a les meilleurs rapports, en qui elle peut avoir confiance, de qui elle doit se méfier. Lala téléphone plusieurs fois, il n'a pas grand-chose à dire, mais elle veut entendre la voix de Lidia, quand elle rouspète ou communique des recettes. Un jour, au cours d'une conversation, Lidia mentionna exactement la ligne de bus la plus proche de son domicile, l'arrêt de bus et le nom de la rue qu'il faut emprunter pour venir chez elle.

Pour la première fois, l'interprète « dévie » de sa mission. Elle se dit qu'il n'est pas important de noter la localisation, que ces renseignements ne suffiront jamais à localiser la maison. Après cette omission, elle s'empresse d'effacer cet épisode de sa mémoire.

\*

Plus tard, l'interprète se met à modifier légèrement sa méthode de travail. Elle commence par traduire, dans les propos des filles, tous les détails relatifs à la santé de Lidia : Est-elle tombée malade ? S'est-elle tordu la cheville ? L'interprète évoque sans retenue et presque sensuellement le moindre mal de gorge, espérant que celui ou celle qui lira son rapport aura pitié de la pauvre souffrante. Entre-temps, les phrases relevant de la catégorie « incompréhensible » se multiplient tandis que les « banalités » prennent une place de plus en plus grande. Le responsable du service lui fait savoir que les supérieurs demandent qu'elle ne traduise que les choses essentielles et lui disent qu'ils n'ont pas besoin d'être informés des moindres détails.

Chez l'interprète, l'appartement vide s'est peuplé. Les personnes vivantes dont elle écoute les conversations lui tiennent compagnie. Dès lors, un léger sentiment de honte se mêle au plaisir de penser à ces gens comme à des proches. De quel droit peut-elle faire irruption dans leur vie privée ? De quel

droit s'efforce-t-elle de scruter leurs soucis et leurs sentiments les plus intimes ? Elle se dit aussi qu'elle les trahit, car nul ne saurait rien de leur vie sans le concours de son travail d'écoute. Elle ne comprend pas quel est leur crime. Il est vrai que ces filles vivent de la prostitution, qu'on les persuade de se droguer et que parfois elles se droguent spontanément pour surmonter une grande tristesse. Comment peuvent-elles nuire à la société en se droguant ? Ce n'est guère compréhensible. Le monde marche à l'envers, se dit-elle. Elle est payée, pour découvrir de quoi vivent des gens qui ont fui leur pays et qui, par ailleurs, détruisent leur propre vie en échange de petites sommes d'argent...

Le lendemain, elle découvre que ces filles vont régulièrement à l'église. Elles ont choisi la cathédrale, la plus belle et la plus grande église, pour y pleurer librement. Lidia pleure pour sa fille. Comme elle le dit aux autres, dès qu'elle pense à sa fille, les larmes coulent à flots. Qu'est-il arrivé à son enfant ? L'interprète ne peut le découvrir. Elle connaît l'église mais n'y a jamais mis les pieds. Elle s'imagine les filles revêtant leurs plus belles robes. Elle les voit pénétrer timidement dans l'obscurité froide de la nef. Auparavant, elles se sont concertées : comment emprunter à l'une ou à l'autre une jupe, un joli pull... Elles se sont procuré, Dieu sait où, des chaussures à haut talon, évidemment.

L'interprète peine à se représenter l'âge de ces femmes. Elle sait que chez les Tziganes il n'est pas rare que des filles de douze ans aient déjà un enfant. Certaines ont même plusieurs enfants. Sont-elles minces ou sont-elles grosses ? Les femmes tziganes sont souvent très minces à cause de la malnutrition, mais peuvent être grosses pour la même raison. Comment sont-elles habillées ? Elle tente de se figurer de longues jupes ou des jeans. L'avantage des jeans est que les policiers peuvent moins facilement les repérer comme prostituées. Mais la jupe ample est leur habit traditionnel.

\*

Un jour, à l'autre bout de la ville, Lidia a été projetée hors de la voiture de l'un de ses « hôtes » (c'est ainsi qu'elles nomment leurs clients). C'était sans doute sa manière de l'humilier. Elle tenta de revenir à pied jusqu'au centre de la ville, mais il faisait un froid glacial. Elle n'avait pas de manteau, car porter peu de vêtements est la règle non écrite du métier. Elle échangea des



coups de fil avec Lala avant de retrouver le chemin du retour.

Un malheur ne vient jamais seul ; la nuit suivante, un Albanais la prit dans sa voiture. Elle le connaissait, car il était parfois son client. Cette fois, l'homme refusa de la payer, la poussa hors de la voiture et démarra en roulant sur son pied, pour qu'elle « s'en souvienne » lança-t-il. Lidia ne parvint pas à se relever, elle pleurait de douleur. Un chauffeur de taxi la ramena chez elle. À la maison, elle se demanda, avec son mari, s'il fallait voir un médecin. Mais elle évita d'aller à l'hôpital et demeura KO pendant plusieurs semaines. Cent euros de revenu disparaissaient d'un seul coup. Au cours des prochains jours, les filles et Lidia évoquèrent les dangers que ce mode de vie leur faisait encourir, car ils vivaient au jour le jour...

L'interprète se fit beaucoup de souci pour Lidia : son pied était peut-être fracturé, les os risquaient de mal se ressouder. Sans parler des douleurs continues qui pouvaient s'ensuivre. Lidia souffrit beaucoup, car elle ne put quitter son lit pendant quelques semaines. Sa voix changea. Elle devint de plus en plus dépendante de la drogue, essayant ainsi d'atténuer les douleurs de son corps et de son âme. Ce qui la tourmentait le plus, c'est moins le souvenir de la violence de l'Albanais que la négligence et l'abandon de son mari. Pourtant, lorsqu'il avait dû suivre une cure de désintoxication, elle était allée le voir tous les jours à l'hôpital. Elle lui apportait des repas faits maison et le soutenait moralement.

En fait, l'interprète ne respirait plus l'odeur suffocante de la solitude. Elle vivait avec celles et ceux qu'elle écoutait, ou plutôt, ils vivaient avec elle et peuplaient l'appartement vide. Comme si c'était eux qui demandaient : Comment vas-tu ? Qu'as-tu cuisiné ce jour-ci ? As-tu besoin de médicaments...

\*

Un jour, l'interprète dut s'absenter pendant une semaine. Elle ne cessa de penser à eux pendant ce temps-là. Qu'est-ce que Lidia pouvait cuisiner... Combien Lala avait-il pu collecter en faisant la manche... Elle se demanda si l'une des amies de Lidia avait été autorisée à revenir du Pays ou si elle avait été bannie définitivement de cet autre pays qui assurait sa survie...

Elle se mit à échafauder un plan et ne cessa d'y penser, sans chercher à le mettre en œuvre. C'était une façon d'apaiser

la tension qu'elle ressentait en permanence, d'échapper à l'impression redoutable d'être déchirée en deux.

Lorsque l'interprète revint dans ce pays qui lui était également étranger, elle se rendit à la cathédrale. Elle tenta de deviner si l'une ou l'autre des filles était parmi les fidèles. Elle vit des jeunes femmes absorbées par la prière mais ne put discerner la langue dans laquelle ces femmes conversaient.

L'écoute des conversations téléphoniques se poursuit avec une régularité quotidienne. Elle se rendait chaque jour dans la cellule d'écoute. Elle connaissait parfaitement la marche à suivre pour la traduction et procédait de façon mécanique. Mais désormais, l'objectif était modifié à ses yeux ; il ne s'agissait plus de dénoncer, de trahir, de balancer, bien que ce fût l'essentiel de sa tâche. Elle rencontrait en silence SES connaissances.

Désormais l'interprète savait presque tout de ces filles, par exemple laquelle avait ses règles et ne pouvait travailler pendant quelque temps, laquelle avait rejoint sa mère pour mener la même vie qu'elle. Elle était bien consciente du fait qu'une « nouvelle », encore presque une enfant, aurait du mal à s'habituer. Elle se représentait une débutante qui appelait Lidia en pleurant à chaudes larmes parce qu'elle n'avait pas trouvé sa maman à l'heure dite et au lieu dit pour le rendez-vous. Elle sait que Lala appellera encore Lidia, plusieurs fois par jour, parce qu'il l'aime beaucoup.

Samedi et dimanche s'écoulèrent paisiblement.

Lundi matin, voici l'interprète assise à sa table. Elle accède mécaniquement au texte des conversations écoutées et commence à traduire : « Écoute, Lala, tu ne peux pas imaginer ce qui nous est arrivé dimanche ! Une dame s'est approchée de nous à l'église et nous a dit "faites attention, on écoute vos conversations téléphoniques". Ensuite elle a disparu... »

## Confiance

Cela fait vingt ans que le complexe Holiday-Villas fonctionne. Une dizaine de petites maisons. Pour chacune, salle de bain, kitchenette, jardin fleuri. Tout est nickel. Ceux qui sont déjà venus reviennent volontiers chaque année. Ici, les gens se sentent bien. La famille des propriétaires fait de son mieux pour que tout leur soit agréable, surtout Elle, malgré ses quatre-vingts ans. Le petit-déjeuner est servi à neuf heures et demie pile, le déjeuner à une heure et demie pile. Le dîner étant servi froid, chacun mange quand il veut. Le jardin dispose d'une belle piscine dont l'eau bleu clair est changée régulièrement. Ce sont les clients eux-mêmes qui font la renommée du lieu, sans qu'il faille recourir à la publicité.

Les propriétaires se sont facilement habitués à une certaine prospérité ; ils tirent de cette activité des revenus importants et réguliers. Il semble que cela doit être toujours ainsi et qu'ils puissent vivre en sécurité jusqu'à la fin de leurs jours. D'ailleurs, les membres de la famille ne se sont jamais posé la question de savoir si viendraient des jours difficiles, si quoi que ce soit pouvait perturber ce bel équilibre.

La vieille dame est l'âme du complexe Holiday-Villas, elle s'adresse gentiment à tout le monde, échange quelques mots avec chacun, en plus des bonjours et bonsoirs ; elle aime discuter, en particulier avec les étrangers, connaître des points de vue différents. Ces relations éphémères et sans engagement évoquent en elle de lointains souvenirs très agréables, des vacances d'été ensoleillées dans leur maison. Il serait exagéré de dire que se tissent entre elle et les clients des amitiés profondes, mais elle aime se confier à des personnes plus ouvertes et plus directes que ses compatriotes.

C'est ainsi que la vieille dame rencontra ces jeunes Thaïlandais, très gentils et sympathiques, qui passèrent des vacances au complexe, à plusieurs reprises. Un matin, après quelques jours de repos passés dans l'une des villas, ils lui demandèrent son adresse e-mail personnelle : cela réchauffe le cœur, c'est comme l'indice d'une amitié nouvelle.

Quelques mois plus tard, elle reçut un courriel de ses chers clients thaïlandais. Se référant à leur amitié naissante, ils lui demandèrent un service, pas grand-chose : ce serait, dirent-ils, une aide en faveur d'un très cher ami, un gentleman confronté à de graves problèmes. Il s'agirait d'une « transaction ». Cet ami, devenant alors un ami commun, voudrait placer une somme d'argent élevée sur un compte bancaire que la vieille dame ouvrirait à son nom. Elle ne courait aucun risque, dirent-ils, car n'importe qui peut ouvrir un nouveau compte bancaire. Ils demandèrent à la vieille dame un autre service : déposer 40 000 euros sur ce compte en tant que montant initial, car pour ouvrir ce type de comptes bancaires il fallait, selon eux, y déposer cette somme à titre de provision. Ils la remercièrent par avance pour sa gentillesse et promirent de lui rendre en temps voulu la somme initialement déposée.

La vieille dame ne réfléchit pas longtemps, car durant toute sa vie, elle s'était toujours comportée selon un principe : si une personne vous demande de l'aide, c'est qu'elle a de bonnes raisons de le faire. En plus, sa situation lui permettait de répondre positivement, cela ne représentait aucun sacrifice au-dessus de ses moyens.

Alors, elle ouvrit un nouveau compte bancaire, elle envoya par courriel toutes les coordonnées. Dans un nouveau courriel, elle fut remerciée, mais on lui signala que pour pouvoir lui rétrocéder le montant initial qu'elle avait eu la gentillesse de verser sur ce compte, la banque exigeait un montant supplémentaire de 4000 euros. Ce n'est qu'une petite formalité, lui dit-on. Elle se conforma à cette demande. Des courriels arrivèrent par la suite, indiquant la nécessité de déposer des fonds supplémentaires sur le compte, ce qu'elle fit aussitôt, compte tenu de leur amitié.